

PHÉNOMÈNE INÉDIT

CES IMMIGRÉS QUI NOUS VIENNENT DU NORD

Le Maroc s'est transformé de pays exportateur d'émigrés à pays d'accueil. De plus en plus, de jeunes diplômés français, en recherche d'emploi, sont attirés par le dynamisme économique du Royaume et viennent y tenter leur chance. Crise, chômage, charges trop élevées sont autant de raisons qui les poussent à quitter la France.

Par Loubna Bernichi & Fayçal Zeghari

Le Maroc est devenu une destination privilégiée pour les jeunes européens. Le flux migratoire a, ainsi, changé de sens : du nord au sud où les cieux sont plus cléments et plus limpides. Déjà, le soleil et le climat chaleureux avait séduit leurs aînés : depuis quelques années, le pays a, en effet, assisté à une arrivée massive de Français qui viennent y couler une retraite paisible. Ils s'installent à Casablanca, Rabat ou Marrakech et profitent d'une meilleure qualité de vie, d'une augmentation du pouvoir d'achat et d'avantages fiscaux certains. De fait, près de 20% des 55.000 français inscrits aux services consulaires ont plus de 60 ans. Et, ces chiffres ne sont pas éloquentes. Car, beaucoup de ressortissants français ne prennent pas la peine de s'inscrire sur les listes d'immatriculation. Surtout, ces jeunes qui viennent tenter leur chance au Maroc. Et, ces derniers

sont de plus en plus nombreux. Si le phénomène n'est pas quantifiable, il est désormais bien visible. A cause de la crise qui sévit en Europe et des taux de chômage record que connaissent les pays du Vieux Continent, les jeunes diplômés voient dans le Royaume des opportunités de carrière. Le dynamisme économique que connaît le pays et sa stabilité politique le rendent plus attractif que bien d'autres pays francophones. Et, en plus de la proximité géographique, à trois heures de vol seulement de Paris, le Maroc offre également des conditions de vie meilleures à moindre coût. Il est ainsi possible de se loger pour deux fois moins cher qu'en France et surtout pour trois fois mieux : à Casablanca, louer un appartement de 120 m2 avec terrasse coûte environ 7.000 dirhams par mois, tandis qu'à Rabat, il faut compter, par exemple, 10.000 dirhams par mois pour une petite villa de 250 m2 avec jardin. Et les

●●● propriétaires sont davantage disposés à louer aux étrangers : à leurs yeux, ils sont plus solvables et plus respectueux des termes du contrat de location, mais ils sont également convaincus que leur résidence n'est que temporaire. Hormis la facilité de trouver un pied-à-terre, les Français bénéficient des services de ménage à des tarifs raisonnables, un luxe inaccessible dans leur pays d'origine : une employée de maison fait les courses, le ménage, la cuisine, six jours sur sept, pour en moyenne 500 dirhams. Soit, environ, le salaire de 4 heures d'une femme de ménage en France. Pour se nourrir de produits frais, viande, poisson, fruits et légumes, pas besoin de se ruiner non plus. A 400 dirhams par semaine, le panier est bien rempli. Côté loisirs, il n'y a pas de quoi se plaindre : la vie nocturne des grandes villes est bien animée. Les lieux branchés pour s'amuser et les adresses gastronomiques pour goûter de bons petits plats ne manquent pas. Sans compter que pour ceux qui préfèrent des

activités plus saines, l'embarras du choix existe également. Casablanca, par exemple, propose aux amateurs de sports de glisse un site idéal. A quelques kilomètres de la métropole, à Dar Bouazza, ils peuvent profiter de spots exceptionnels.

En quête d'emploi

Seulement, ces jeunes français ne viennent pas au Maroc pour manger, dormir et faire la fête : ils viennent pour travailler.

Ces jeunes français ne viennent pas au Maroc pour manger, dormir et faire la fête : ils viennent pour travailler.

En quête d'emploi, après maintes difficultés d'en décrocher un en France ou après un licenciement, ils traversent la Méditerranée pour offrir leurs services et investissent des domaines où les compétences nationales font défaut. Il est bien connu que les diplômes français ont la cote auprès des employeurs et que la rigueur du travail « à la française » est très appréciée. Ces jeunes ne trouvent ainsi aucun mal à être embauchés et même à gravir rapidement les échelons. Si bien que beaucoup d'entre eux se voient confier, à un jeune âge, des postes de responsabilité et des salaires deux fois supérieurs à ceux de leurs collègues marocains. Charlotte, Thomas et

Julien vivent l'expérience dans des villes très friandes en expertise étrangère. Paysagiste, monteur de cinéma, créateur 3D, concepteur-rédacteur, ces expatriés découvrent peu à peu la réalité de la vie marocaine. Tous savent qu'ils s'installent dans un pays musulman, traditionnel, mais également moderne. Ils essayent de s'intégrer et de dépasser les différences culturelles. Charlotte a décidé de démarrer une entreprise de création d'espaces verts à Marrakech. Elle découvre pas à pas la lourdeur administrative et les mentalités des Marocains qu'elle croyait plus évoluées. Julien est venu rejoindre une femme, mais il est finalement tombé sous le charme de Casablanca et a décidé d'y rester. Thomas, lui, a débarqué au Maroc pour pouvoir vivre sa passion, le surf, tout en travaillant en free-lance dans son domaine de prédilection. Ces jeunes racontent leurs espoirs, leurs premiers jours dans un pays accueillant mais non moins difficile. Le parcours est semé d'embûches, mais la découverte du Maroc et d'une nouvelle culture reste stimulante pour ces jeunes qui s'ennuyaient en France et ne voyaient pas de perspectives d'avenir. ■ BEL

Charlotte, 27 ans,

paysagiste, installée au Maroc depuis 2009

« J'e suis arrivée au Maroc avec l'idée de développer mon activité, le paysagisme. En France, ce domaine est saturé. Ici, il n'est même pas connu et il n'y a pas de formation pour préparer à ce métier. J'ai choisi de m'installer à Marrakech parce que j'y ai séjourné deux fois pour des vacances. La ville m'était familière, en plus, j'avais un ami qui y résidait. Il pouvait m'aider à emménager. J'avais surtout besoin de quelqu'un pour m'accompagner dans les démarches administratives pour la création de ma société

d'aménagement d'espaces verts. Premier contact avec l'administration, premier choc culturel. J'avais toujours l'impression qu'il y avait des codes que je ne saisisais pas. La langue a été aussi une barrière. Le Maroc a beau être un pays francophone, la maîtrise du français n'est pas généralisée à toutes les souches sociales. C'est un ami marocain, jeune entrepreneur, qui m'a prêté main forte. Sans lui, mon entreprise n'aurait jamais vu le jour. Je l'ai rencontré à un moment où tout était bloqué. Il est, ensuite,

devenu mon associé. J'ai compris qu'avec les mentalités marocaines, j'avais besoin d'un homme pour gérer les ouvriers. Ensemble, ils parlent le même langage. Moi, je me contente de dessiner mes plans d'aménagement et d'en contrôler l'exécution. À présent, je suis arrivée à développer ma société et à décrocher des marchés dans tout le pays. Je me suis fait aussi des amis, nationaux et étrangers, avec qui je n'hésite pas à aller découvrir l'arrière pays malgré mon emploi du temps chargé ». ■

Ils savent qu'ils s'installent dans un pays musulman, traditionnel, mais également moderne. Ils essaient de s'intégrer et de dépasser les différences culturelles.



Thomas, 35 ans,

créateur 3D, installé au Maroc depuis 2007.

« **M**a première motivation pour venir vivre ici... c'était les vagues !

Ayant passé mon adolescence en Polynésie française, où le surf est plus un art de vivre qu'un simple sport, je me suis retrouvé un peu perdu quand je suis rentré en France métropolitaine ; j'étais à plus de deux cents kilomètres de l'océan, à Toulouse. A Casablanca, j'ai trouvé un excellent compromis entre l'utile et l'agréable : c'est une ville palpitante, qui, pour moi, combine parfaitement tous les avantages : une grande métropole, avec toutes les opportunités professionnelles

que cela implique, francophone de surcroît, à seulement 3 heures de vol de ma famille et, pour ne rien gâcher, à proximité de nombreux «spots» de surf de grande qualité. Quand une opportunité professionnelle intéressante s'est présentée, je n'ai pas hésité à sauter le pas ; je n'avais peut-être jamais mis les pieds dans un pays du Maghreb, mais j'avais un a priori positif sur le Maroc. Alors, j'ai pris ma voiture, puis le ferry à Sète et ma vie a changé ! Aujourd'hui, je me considère comme immigré, pas comme expatrié ; pour moi le sens du mot est différent en ce que les

attaches, les contraintes, mais aussi les avantages ne sont pas les mêmes. Je suis payé selon les normes locales et je connais les mêmes difficultés que les Marocains. Les créatifs 3D réellement compétents ne sont pas nombreux au Maroc et ils sont souvent débauchés de société en société. Je ne vole donc le travail de personne. Bien au contraire, je pense que j'apporte une réelle valeur ajoutée. A terme, je pense même embaucher des jeunes qui pourraient ainsi se servir de mon expérience pour se former. ■



Julien, 32 ans,

chef monteur dans le cinéma, installé au Maroc en 2006.

« **F**ils d'expatrié, j'ai passé ma jeunesse dans une dizaine de pays différents.

Venu rejoindre, à l'origine, une femme, mon expérience matrimoniale aura tourné court. J'ai fini par divorcer, mais cela m'a néanmoins permis de découvrir le pays. Je me suis créé un réseau dans le monde marocain du 7ème art, et j'ai fini par rester. Travailler au Maroc m'a permis de me développer professionnellement ; j'ai une base de clients, un carnet d'adresses. Après six ans passés ici, je fais désormais partie du décor. Installé à Casablanca,

je me sens largement intégré à la communauté nationale. Je parle de mieux en mieux la darija. Personnellement, je fréquente plutôt des bi-nationaux ou des Marocains ayant fait des études à l'étranger ; étant moi-même fils d'expatrié et ayant vécu dans beaucoup de pays différents, je retrouve en eux une ouverture sur le monde qui me correspond. Beaucoup d'expatriés français n'essayent pas de s'intégrer ; ils vivent entre eux et ont souvent des comportements qui me choquent profondément ; ils appréhendent le Maroc en fonction de leurs préjugés.

Cela donne une mauvaise image à l'ensemble des Français vivant ici. Si j'estime, en tant que Français, avoir été favorisé à mes débuts, pour moi, cela n'explique pas mon succès professionnel. Le fait de porter un nom étranger inspire davantage confiance à nombre de professionnels du cinéma, néanmoins, le tropisme ne dure qu'un temps, et, à terme, c'est la valeur ajoutée que l'on apporte qui compte. Le secteur du cinéma connaît une pénurie de monteurs spécialisés en fiction. Les nationaux doués dans ce domaine sont déjà extrêmement sollicités ». ■